

Philippe Séguy

Le Vent du Sud

roman

Mémoires
du comte
de Cagliostro



LE VENT DU SUD

D4

1933

51878

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Mon testament philosophique

Jean GUITTON

Spiritualité – 276 p. – 119 F

Le Chasseur d'âmes

Éric LE NABOUR

Roman – 280 p. – 109 F

Dernière conversation sur le Titanic

Philippe de BALEINE

Roman – 128 p. – 69 F

La Brûlure du jour

Christophe MALAVOY

Collection Petits Contes philosophiques

Fiction – 96 p. – 78 F

PHILIPPE SÉGUY

LE VENT DU SUD

Mémoires du comte de Cagliostro

ROMAN

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE



Ouvrage réalisé sous la direction
éditoriale d'Alain NOËL
Avec la collaboration de Danielle NOËL

Si vous souhaitez être tenu
au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions des Presses de la Renaissance
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Et, pour le Canada, à
Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec H3N 1W3.
Consultez notre site Internet : www.presses-rennaissance.fr

ISBN 2.85616.712.8

© Presses de la Renaissance, Paris, 1999.



« Regarde la lumière et admire sa beauté.
Ferme l'œil et regarde ;
ce que tu as vu d'abord n'est plus ;
et ce que tu verras ensuite n'est pas encore. »

Léonard de Vinci

DL 19 AVR.99 16863

Pour Lydie Rigaud

Prologue

IL n'y a plus que Dieu. Je sais que je vais mourir ici, entre les murs de ma prison, dans cette puanteur où je suis embaumé vivant. Pèse sur mes épaules un poids de glace, blanc et froid comme un linge. La muraille grattée de dessins obscènes, de malédictions échappées aux malheureux qui m'ont précédé ici, la paillasse souillée de vermine, où je cherche un sommeil qui ne vient pas, tout me conduit à penser que je ne peux trouver qu'en moi ce restant d'énergie qui me permet de ne pas céder encore.

Ma foi en Dieu n'absout rien de mes actes. Je L'ai aimé, plus que quiconque. Je L'ai suivi, j'ai imité Son fils, en voulant parfois me confondre avec Lui. Il a eu son Judas. J'ai eu les miens. Si la ressemblance s'arrête là, elle me distingue pourtant du reste des hommes. Comme Lui, j'ai su, toujours, qui voudrait me perdre, me blesser, me trahir ou me faire du mal. À chaque étape de mon existence, j'ai rencontré le mensonge sous bien des formes, généreuses ou pas. Je n'ai pas fui. Je l'aurais pu. Si peu ont compris que ce qui

semblait de ma part faiblesse et lâcheté était ma véritable force. C'est dans l'acceptation apparente de la fatalité que l'on devient maître d'un destin. Passionnément, j'ai voulu l'être. Je l'ai été, jusqu'au bout. En luttant, j'ai cherché à éclairer ceux qui sont incapables d'aimer. Ce bras de fer suffisait parfois pour redresser les âmes trop souples. Rien ne fut simple, et j'ai dû tordre ces lignes courbes pour remodeler indéfiniment leur tracé. J'ai passé toutes ces années dans l'attente d'un accomplissement de ma vie sans me soucier des instruments que mettait en place la providence. Cette machine n'est infernale que pour celui qui ne croit pas.

Dans l'épaisseur du mur, je devine, malgré ce grésillement de fièvre qui ne me quitte plus, un réseau dense, un entrelacs de labyrinthe. De là me parvient un grignotement cannibale, provenant de tout un peuple d'insectes qui surgit, me nargue de ses antennes, disparaît, se bouscule, piétine les coulées du salpêtre. Sans peine, je me suis habitué à mes étranges compagnons. Ma main, qui maintenant tremble, se tend à leur passage. Sa sécheresse de sarment me fait peur.

Parviendrai-je jusqu'au matin prochain ? Je lutte contre cette terreur sournoise, amollissante comme l'opium, calme le reflux de mes artères, scrute mes veines. Le temps peut bien planter ses ravines sur mon visage, je n'ai jamais été beau, n'ai jamais cherché à le devenir par l'artifice. Une taille en dessous du médiocre, de l'embonpoint, un nez fort et busqué, un front trop large, voilà mon portrait. Des filles se sont plu à louer la couleur de mes yeux ou encore une chevelure noire et fournie, que je portais sans poudre. Folies que tout cela. Cette beauté tant

aimée qu'on la souhaite stupide chez ceux qui l'ont reçue en abondance est stérile. J'ai vu trop de femmes tristes à mourir parce qu'un miroir ne les flattait plus, pleurant une taille devenue épaisse, que je plains celles qui ont fait de leur jeunesse une raison de vivre. Rien ne parvient à arrêter le cycle. Une nature trompée par les fards se venge. La vraie beauté renvoie à l'ange. C'est entre ses ailes que je remettrai mon esprit.

Un bruit. J'écoute. Et le silence retombe, crève un abcès de détresse. Solitude trompeuse que celle entretenue par un prisonnier avec lui-même. Certes, aucun souffle expiré par une autre poitrine ne m'atteint. Nul ne songerait à murmurer mon nom. Mais les hurlements des autres prisonniers qui se débattent dans un cauchemar d'ivrogne sont là pour me rappeler à l'ordre, je ne suis pas seul à souffrir. Et je sais qu'en les entendant jaillir les bergers des environs se signent. *Ecclesia abhorret a sanguine*. Le sang ne coule pas.

Partout où je porte mon regard, je ne vois que ténèbres. Le tribunal des hommes a condamné l'ami du genre humain. Les méchants ont eu raison du juste. Je n'attends point leur pardon. J'accepte le sort qui est le mien. Paix, mon âme. C'est de plus haut que je tiens l'essence de ma vie. Je ne suis pas né de la chair. Peu importe quand mon corps terrestre a formé sa machine de sang et de muscles. Peu importe la famille qui a nourri de pain celui que déjà je ne suis plus. Peu importe l'heure, le lieu, où mon être a senti la caresse du soleil pour la première fois. Le temps si vainement interrogé par les hommes n'a pas de prise sur ces mystères que j'emporte. Je suis né de l'esprit. Je suis le vent du sud, qui consent à souffler, dissipant

les brumes, les chimères, les errements où l'égaré s'enlise.

Un grand bruit de ferraille annonce la première heure de la nuit. Cette vie de catacombes s'organise autour de rites immuables. Le pas du porte-clés gorgé de vin fait place désormais au son fantomatique d'un corps plus léger. L'homme qui tient maintenant notre sort dans ses mains est jeune. Je dessine son visage, aux yeux alourdis de fatigue, respire à pleins poumons son odeur d'enfant sale, devine quel ravage le temps accomplira sur sa silhouette de taurillon qui plaît aux femmes, lui si prompt à se baigner nu dans les cours d'eau glacés, et qui ne sait pas nager. Je me surprends à veiller sur ce fils de paysan, habile à dénicher les oiseaux, à caresser le ventre des lièvres qu'il prend au collet. Pour se rafraîchir des ardeurs du soleil, il plante ses dents dans les citrons. Je l'aime, lui qui est presque autant privé de liberté que moi. J'aime sa nostalgie d'un sol ingrat arrosé par la sueur de générations de pauvres gens. Je connais la substance et la cherté de la vie.

J'ai appris à l'encre des nuages comment soigner les souffrances des malheureux. Chaque ville contient son lot d'exclus, de parias, de condamnés. Couleurs de peau mêlées, ils portent le poids de ceux qui ne les voient plus. À eux, d'abord, ma porte fut ouverte. Toute grande. Sitôt descendu dans quelque hôtel, sitôt installé dans quelque maison, je leur appartenais. Alertés par le bruit de mes équipages, de mes valets, de mon train que l'on jugeait considérable, ils accouraient. Quel écho donnait la certitude à ces pauvres hères que leur ami leur était rendu ? L'espérance. Alors, je nourrissais leur corps et plus sûrement leur âme.

Des succès nombreux, répétés sans cesse et partout, excitèrent la jalousie, sœur de l'intolérance. Guérissais-je une rage de dents, mes détracteurs clamaient à la facilité. Ôtais-je un loup qui défigurait le sourire d'une fillette, ils aboyaient à l'imposture. Assurais-je la délivrance d'une mère, ils lançaient contre moi les soins pratiqués par son médecin qui, persuadé de l'issue fatale, abandonnait déjà la malheureuse aux prêtres. Mes potions, mes poudres furent copiées par des faussaires. Ces plagiat, crachats de porcs, me laissaient de marbre. Ces faux médecins, éclaboussés par l'orgueil de leur charge, ignoraient tout des rouages que l'esprit donne à ceux qui savent le regarder comme seul maître. Esclaves des préjugés, ils m'ont poursuivi de leur haine, me disputant une pratique que pourtant ils regardaient avec mépris.

J'ai séché les pleurs de ces indigents, ai remédié à leurs peines et à leurs souffrances, leur ai ouvert ma bourse. Leur rapidité à saisir l'écu que ma main leur tendait, leur soif et leur faim me tiraient les larmes. Un jour que, lassé du monde, je m'enfonçais dans une ruelle de Strasbourg, je me souviens que je rencontrai un mendiant et crus voir en le contemplant quelque chevalier de l'Apocalypse. Accroupi devant une porte cochère dont le laquais avait dû lui refuser l'accès, immobile comme la femme de Loth, insensible à la pluie qui lui éclaboussait le visage et trempait ses jambes, il se confondait avec un gisant de pierre.

Je pris mon mouchoir et essuyai le sang qui coulait de ses lèvres. Il me laissait faire, à toute extrémité de courage, ses yeux me fixaient intensément et le souffle de son haleine réchauffait mes doigts. Il était

indifférent à la soie de mon habit, à l'essence précieuse qui parfumait mes cheveux, au goût de lacrima-christi, présent d'un disciple, dont ma langue gardait encore la trace ; je tombai à genoux, le serrai contre moi et crus qu'il allait rendre le dernier soupir. Sous sa chemise, je glissai à même la peau une bourse de velours et les battements de son cœur résonnèrent en chamade. Une larme germa sur ses cils. Je me sentais immensément bon et toujours inutile. Mon or n'avait pas le pouvoir d'attendrir ceux qui laissaient mourir ce garçon.

Voilà mon crime ! Celui-là seul que j'avoue. Comment un étranger, un homme sans patrie, qui ne reconnaît d'autres lois que celle de la Providence, serviteur et soldat du seul Dieu, écouté de Lui, peut-il élever la voix et déclarer à la face du monde que la misère, la ruine, l'infortune et la disgrâce sont des maux implacables qui plongent l'humanité dans les ténèbres ?

J'ai replié mes genoux à toucher mon menton. Gonflées, mes jambes me font souffrir. Un sang épais noircit mes veines. Le praticien que je n'ai pas cessé d'être est sûr de son diagnostic. Une crise d'étouffement se chargera de la besogne. La main humaine n'y sera pas étrangère. À l'intérieur de ces limites infranchissables, plus que de manque de soins, je disparaissais d'un vide qui s'agrandit comme une tache d'ombre et laisse dans ma bouche l'âcreté ferreuse d'une eau de pluie. Je m'efforce de me lever. Mes pieds nus ne supportent plus mes souliers. La froideur de la dalle m'est parfois plus précieuse qu'un baume, mais je n'ai plus l'agilité des petits marins de Naples, singes à demi dévêtus, qui dansaient sur le port entre les étals de poissons. Avec une rigueur

d'horloge, j'accomplis quotidiennement les quatre pas qui séparent mon grabat de la muraille. Je m'étonnerais presque de ne pas heurter de l'épaule le spectre de personnes amies. En vérité, j'en eus beaucoup. Des êtres bons et vrais étaient chers à mon cœur, des juges les ont ôtés à mon affection. Je chérissais une épouse et le sort l'arrache à ma tendresse. Où es-tu, Séraphina ? Où est ton regard si nécessaire à mon existence ? Dans quelle incertitude finis-tu tes jours loin de moi ?

Fut-il une heure, un jour, où je ne te vis prodiguer des soins aux indigents, tenir notre maison, refaire et défaire nos malles, selon que la folie des hommes nous jetait encore sur les routes, recevoir au souper une cohorte de courtisans, venus pour moi, qui lançaient sur ta gorge de ces regards que ta pudeur naturelle réprouvait ? Ta beauté inquiétait les femmes, excitait la convoitise des hommes. Je comprends ce trouble. Mon laboratoire effarouchait je ne sais quelle crainte nourrie par ton enfance et je m'amusais, je l'avoue, à te voir si vivement impressionnée par les feux bleus et verts qui couvaient sous la cornue. Je te disais : « Regarde, n'aie nulle crainte, je t'apprendrai. » Tu continuais de me sourire, mais ta bouche se fermait sur un non muet.

Tu préférerais disposer dans mon cabinet la table d'acajou et le verre d'eau limpide et tu ne laissais ce soin à nul autre. Puis tu te retirais, t'écartant pour laisser passer ce froissement d'étoffes, ce piétinement de cannes, ce cliquetis d'épées qui annonçaient la venue du grand monde. Je te regardais disparaître dans le corridor, mais tu revenais, fidèle et grave, conduisant par l'épaule la petite fille ou le petit garçon, enfants doués de médiumnité, que j'avais

remarqués lors de mes promenades en précédant ce faux dieu que l'on nomme hasard. Je trouvai l'un d'eux, un garçonnet qui n'avait pas ses huit ans, durant un office que l'on donnait à Ténèbres. Sage-ment occupé à sa fonction d'enfant de chœur, il éteignait un à un les cierges de l'office. Fixant mon attention sur lui, je reconnus un visage que j'avais croisé il y a bien longtemps et sous d'autres cieux. À l'issue de la cérémonie, tandis qu'il se défaisait d'une aube trop grande pour lui, je le rejoignis dans la sacristie. Nous n'échangeâmes pas un mot. Il tendit sa menotte tiède et s'étonna quelque peu, en plissant ses lèvres, que ma main fût si froide.

Chacun d'entre eux possédait un don. Leur enfance les mettait à l'abri de cet excès de vanité si propre à l'homme adulte. N'ayant pas l'âge de s'en prévaloir, ils n'en tiraient pas d'orgueil. Confiants, ils acceptaient l'hommage de ta main, Séraphina, qui les menait à l'autel de la Vérité. Fille de prince ou fils du peuple, leur naissance ne comptait pas. C'est avec leur aide que je pouvais sonder le passé et décrypter l'avenir. C'est à travers leur innocence que leurs mots formaient des phrases dont le sens s'adressait d'abord à moi. Ils parlaient par ma bouche. Leur discours simple et vrai s'inscrivait sur les tables de la nature. Je les appelais mes colombes, mes pupilles. Ils en avaient la pureté du cristal, l'éclat tranquille de l'or. Ils me quittaient comme on se réveille d'un songe, emportant pour tout trésor de menus cadeaux, des images ou des bonbons. Tu en étais prodigue, Séraphina.

Dans l'eau de ce verre, je vis la foudre et les éclairs frapper le roi de France. Je vis les monarques de l'Univers cacher leur visage devant l'horreur qu'ils

allaient bientôt vivre. Je vis la tromperie des femmes et le déshonneur de leur mari. Je vis le mensonge, la cynique impudence. Je vis la mort d'une impératrice. Je vis l'espérance, la gloire et la richesse. Je vis l'amertume et la crainte. Je vis l'amour.

Je ne forçais personne à prendre son tour et ne bornais pas mes talents à susciter l'intérêt des extravagants. Des aventures bien singulières étaient cependant mon lot quotidien. À Paris, il m'arriva un jour une dame de condition, à la belle tournure. Une robe de couleur violette la dissimulait tout entière. Elle portait un masque comme on en voit en période de carnaval aux abords de la Sérénissime. Ce n'est qu'arrivée à ma hauteur qu'elle accepta de le retirer. Ne l'eût-elle point ôté, ce morceau de carton eût bien été incapable de me cacher suffisamment les motifs de sa peur. « Et moi, me dit-elle, que voyez-vous sur moi ? »

La voix fraîche de ma colombe se fit entendre. « Un homme qui porte un uniforme tout chamarré d'or vous causera un chagrin bien grand. Il est jeune et bien fait. Mais il mène une mauvaise conduite, dissipe sa fortune et fréquente une compagnie indigne de lui, tant et si bien que, réduit à toute extrémité, il va droit à l'abîme. » La dame au masque pâlit, s'appuya quelques instants à la paroi du mur et demanda qu'on la menât à son carrosse.

Quelques jours plus tard, son fils, le jeune chevalier de V., criblé de dettes, empruntait une somme importante à la caisse de son régiment. Incapable de la rendre, trop orgueilleux pour s'en ouvrir aux siens, dénoncé, il fut mis aux arrêts. Le désespoir s'empara de lui. Sa famille se jeta aux pieds du roi afin d'implorer sa clémence, mais ne sut arracher ce

malheureux à la sentence des juges : il fut conduit à la prison de l'Abbaye. Ne pouvant subir un traitement que son caractère naturel se refusait à accepter, il se jeta sur un couteau et se fit plusieurs blessures atroces. Perdant tout son sang, il mourut seul, plongeant sa mère dans la plus complète hébétude. L'histoire fit un grand bruit. Je n'avais pas souhaité qu'un jeune écerelé mourût à dix-sept ans. Je n'étais dans toute cette affaire que l'instrument du destin.

Face à ces prodiges, les incrédules reculaient d'un pas. Les âmes nobles m'écoutaient dans le silence. On l'eût pu toucher, tant il devenait intense. À la fin de chaque séance, mon regard croisait le tien. Entre l'orgueil d'être ma femme, le soin que tu prenais à raccompagner mes amis ou mes détracteurs se cachaient non pas une peur, mais les soubresauts d'un serpent qui plantait ses crocs dans ton cœur. Séraphina, c'est de ce venin que je meurs aujourd'hui.

Un jour, tu repoussas le diamant que je te pressais d'accepter. Tes doigts que j'ai si longtemps baisés refusaient même de l'effleurer. Je lus dans tes yeux toute l'inquiétude des mystères sacrés. Je n'insistai pas. Par caprice, un prince de l'Église le convoita si fort que je le lui donnai. Il orna quelque temps son chapeau. Et je me pris à songer que la plus fidèle servante de Dieu n'avait rien à envier à celui dont les armes ornaient jusqu'aux chemises de nuit. C'est pourtant de toi, Séraphina, que m'est venu le coup fatal.

Je ne peux ni ne veux ici m'appesantir déjà sur ce que d'autres que moi appelleraient ton crime. C'est bien volontiers que je leur abandonne le rôle de déchirer, de lacérer ce qui fut. Laissons les morts à leurs offices de fossoyeurs. Chaque vivant possède au

fond de lui de quoi l'ensevelir tout entier. Ce n'est que par le renoncement, par la contemplation constante d'un ordre supérieur que l'on distingue l'ivraie du paraître. Ainsi, je n'ai jamais recherché la compagnie de ceux que l'on appelle les puissants du monde. À l'intrigue je préférerais l'étude, qui, elle, ne déçoit pas. Combien d'hommes sont vainement passés sur terre, à la recherche de la gloire ? De quels crimes se sont-ils souillés afin de pouvoir étancher cette soif inextinguible ? Que reste-t-il de tant d'efforts ? Des cités englouties sous le sable de l'oubli. Des noms gravés sur une pierre qui s'efface. Le temps a eu raison de leurs humeurs sanglantes. Au mieux ont-ils gagné à ce que l'on ne prononce pas leur nom sans craindre d'entendre leur hurlement de loup.

J'ai travaillé au bonheur des peuples. Je les ai visités sans relâche dans toute l'Europe, jusqu'au cœur de ses villages. Au fond des tavernes, dans les mansardes des pauvres, dans les hôtels des banquiers, sur les champs moissonnés, sur le parvis des églises, j'ai entendu le concert des plaintes, compris les aspirations déçues. Ainsi que l'abeille procure aux fleurs la certitude de leur survivance au printemps prochain, je soufflais à l'oreille de mes disciples de quoi leur assurer la confiance dans leurs actes. Une nouvelle ère est en germe. Ils en seront les acteurs inspirés. Le vieux monde croule. Sur ces craquelures, il n'est que temps de baisser le rideau. À un prince éclairé reviendra cette mission suprême. Qu'il consente simplement à marcher les yeux fixés sur le ciel.

Je ne loue ni ne condamne le pouvoir des rois. Je le respecte davantage que je les crois responsables devant Dieu. Souverains en leur pays, ils subissent

pourtant la flatterie pernicieuse de la cour. Des coteries se montent. Des clans se forment, conduits par des ministres aveuglés d'ambition, forcenés à conserver honneurs et charges, et dans les antichambres se trame le malheur des nations. J'ai connu des princes, je fus malgré moi l'ami des puissants. J'ose dire qu'ils mendiaient mon secours, qui jamais ne leur a fait défaut. Ce que j'ai vu, en sondant leur âme, m'effraya. La pourpre et l'hermine cachaient mal leur cœur de tigre.

Tout à l'heure, j'ai demandé une couverture, que l'on m'a refusée. Je ne sais pourquoi mes gardiens, seule compagnie qu'il me soit permis d'entrevoir, me réduisent à cet état de misère, qui chaque jour devient plus terrible. Je croupis, abandonné de tous dans un cul-de-basse-fosse, dans un puits qui me semble sans fin. J'ai déjà connu les geôles. Mais il n'est point de crime qui mérite une telle expiation. Le sort des bourreaux est-il plus enviable que celui de leurs victimes ? Comment justifier de tels actes à la face de l'Éternel ?

Je prophétise qu'un jour, ébranlés par les trompettes du jugement divin, par l'harmonie revenue sur terre, les murs des prisons seront réduits en cendres. Et, sur ces décombres, les hommes redevenus bons construiront des jardins publics, qui pour seules grilles auront des haies de buis. Je ne veux pas croire que mes deux gardiens qui se relaient à mon supplice n'ont pas conservé un peu de cette humanité qui paillette leurs yeux d'un éclat fugitif. Le méchant brouet qu'ils me servent me tord l'estomac, mais la boue qui s'échappe de mes entrailles n'est rien face à la calomnie qui s'est répandue sur moi.

On m'a voulu mort. Que m'importe de l'être déjà à tout ce qui est vivant. Mon corps est entravé, mais

mon esprit reste libre. Je méprise la poussière qui me compose. Je la renvoie à ce qui s'achève. À ce qui doit finir pour renaître. Voyageur infatigable, voguant noblement sur la cime du monde, je ne suis d'aucun siècle, d'aucune époque, d'aucun parti, d'aucun genre. Je suis celui qui est, qui demeurera éternellement dans la mémoire des hommes. Je ne crains pas l'opprobre. Celui dont seul je me réclame a déjà tracé ma route. Ma parole, puissante, s'envole. Elle retombera dans l'esprit de celui qui saura l'entendre. Je suis Cagliostro.



Chapitre premier

Londres

MA femme et moi arrivâmes à Londres au mois de juillet 1776. La traversée fut suffisamment monotone pour que j'en dise peu de choses. J'admirais cependant l'ordre, la discipline, le silence observés sur notre frégate. Dans cette architecture de planches cloutées de fer, la promiscuité des corps ne laissait exhaler rien d'autre qu'une odeur vivante de peaux tannées par le soleil. Malgré la houle, le tangage, un soudain coup de vent, le vol des mouettes et des goélands striant le ciel, l'Aphrodite de bois qui décorait la proue et prêtait son nom au navire indiquait calmement l'horizon de ses hanches.

Les marins de l'équipage semblaient lui faire plus confiance qu'aux cartes ou aux compas maniés par leurs officiers. Cette mère éternelle née de l'écume et du sang les transportait aussi aisément qu'une brassée d'algues. Elle veillait sur leur sommeil, écoutait leurs plaisanteries grasses, leurs chants non dépourvus d'une certaine noblesse, leurs danses où l'homme

sevré de femmes se suffit à lui-même. Elle épiait leurs mains nues qui froissaient les filets, saisissaient les cordages. Ses yeux de bois fixes, délavés par le sel, sa chevelure entrelacée de Méduse étaient repeints à chaque escale avec un soin religieux.

On nous laissa en paix nous promener sur le pont. Sans doute bénéficîions-nous de cette indifférence un peu hautaine propre aux gens de la mer. Elle met à l'écart, sans exclure tout à fait une complicité née entre ceux qui peuvent mourir ensemble et à la même heure. La nuit, je montrais les étoiles à Séraphina. Lorsqu'elle fit un vœu devant la Grande Ourse, je la traitai de petite fille.

Dédaignant les invitations du commandant, qui se piquait de bel esprit – ce géant roux grêlé de son eut d'ailleurs la délicatesse de ne point insister –, je priais que l'on nous serve les repas dans notre cabine ! Ils étaient affreux ! Moi qui ne prends que quelques cuillerées de macaroni au gratin, je dus supporter l'odeur infecte de la viande de mouton ou celle, plus nauséuse encore, de harengs cuits dans la saumure. Mon renoncement volontaire à les porter à ma bouche malgré l'effarement désolé du cuisinier en second, mon dégoût de mordre et d'avaler me rappelaient tristement la vivacité craintive qui avait constitué ces aliments. Peut-être regrettais-je le poisson argenté, asphyxié dans sa nasse, tordu en V, l'agneau encore incertain sur son sort mais vivant. Sous l'écaille ondoyante ou la laine, un cœur avait battu. De pleines assiettées que nous laissâmes intactes contribuèrent à améliorer l'ordinaire des mousses.

Frugal par inclination primitive, sobre par nature, je dédaigne volontiers les nourritures périssables. Si j'aime à voir mes amis rassasiés de mets, si mon plaisir

est sans pareil à les regarder dévorer une volaille farcie, du fromage de Hollande ou un sorbet, je n'ai pour ma part nul besoin de fatiguer de sauces mon organisme. Que n'a-t-on pas dit et publié sur ce caractère ! « Le comte de Cagliostro se grise de mots, mange ses phrases et n'a pour tout potage que le bel air qu'il respire. Car cet homme est un démon qui se nourrit du sang de ses victimes. Il en prend de pleins verres. Voyez comme son haleine est fétide, comme ses dents sont propres à percer les artères. » Certains de ces libelles n'eurent pas d'autre destin que de me faire rire.

Ma femme trompait son ennui en grignotant un peu de biscuit qu'elle émiettait dans du thé, touchait à l'épINETTE que notre gracieux commandant mettait à sa disposition, ou, tandis que je lisais, somnolait dans son hamac. Un bref coup de sifflet mit enfin un terme à son impatience. Londres était en vue. Nous accostâmes. Le chef des douaniers vint à bord demander nos papiers, vérifier le contenu de nos malles. Jugeant du bien-fondé de notre situation, il nous abandonna sans trop de tracasseries.

Nous suivant comme notre ombre, deux marins chargés de nos effets nous escortèrent sur le quai. Avec force effusions, souhaitant santé et prospérité à M. le comte et à Mme la comtesse, ils jurèrent qu'ils allaient penser à nous dans leurs prières. Un pour-boire les récompensa aussitôt de tant de zèle. Ravis de ma générosité, ils nous plantèrent là, allant chercher au cabaret de quoi changer le sel de mer en eau-de-vie ; cette transmutation-là ne craint pas le bûcher. Nous vîmes s'éloigner en chantant ces deux alchimistes peu ordinaires.

Un été de plomb brûlait la ville. Le voile que

portait Séraphina sur son visage arrivait à peine à la préserver d'une poussière qui poissait chaque étoffe d'un sucre collant. Le ciel dur, avare d'air, métamorphosait les êtres et les choses. Nous pensâmes débarquer dans un décor de théâtre, un trompe-l'œil pareil à ceux que l'on voit dans les palais autrichiens. Les cris rauques des officiers, suant sous leur uniforme, la course des marins dans la forêt des cordages, l'odeur du goudron chaud nous parvenaient masqués. De cette brume aveuglante émergeaient des silhouettes en dentelle découpée. On ne les voyait qu'en fermant à demi les yeux. Chacun accomplissait sa besogne sans se soucier de rien d'autre. J'aime les ports et ne me prive pas d'en admirer l'ordonnance. Séraphina y trouvait du vertige. Elle me pria doucement de presser le pas, désireuse de se reposer des fatigues de la mer.

Je hélai une voiture de louage, convins du prix avec le cocher, cinq shillings. Installé sur la banquette, je réfléchissais à notre condition. Nous étions seuls dans un pays étranger, sans appui et sans conseils. L'atmosphère lourde et enfumée, noircie de suie, pesait déjà à ma femme. Sur les trottoirs, les habitants se suivaient comme un cortège funèbre. La grande cité composée de petites maisons d'une netteté extrême, toutes semblables, et de larges rues dessinées au cordeau, toutes identiques, lui faisait regretter la superbe insolence propre aux villes du Sud. Ses yeux cherchaient en vain la Tamise. Mais son immense mouvement est caché de toute part. Il faut une bien grande volonté, une exacte connaissance de la ville pour parvenir à l'apercevoir. Je fus saisi par son ennui.

Tandis que je me laissais bercer par ces rêveries, un cri perçant me ramena à moi-même. Je sentis la main

de Séraphina agripper mon bras. Un vacarme épouvantable monta de la rue. Une fillette venait d'être renversée par un attelage arrivant en sens inverse du nôtre.

« C'est épouvantable, gémissait une femme, une si jolie enfant.

— Regardez, voici sa mère, la malheureuse ! Que Dieu l'aide ! »

Je descendis de voiture. Un attroupement se formait de marchandes ambulantes portant leurs corbeilles de pains chauds, d'adolescentes maigres accrochées à leur étal d'où débordait un fleuve de rubans, de prostituées, de soldats oisifs. Certains passaient leur chemin. D'autres se tordaient les mains d'impuissance. Des fenêtres soudainement ouvertes, les curieux s'interpellaient.

« C'est la petite Rose-Mary. »

Je vis une femme penchée sur l'enfant, muette de terreur, les yeux fixes. D'un revers de son tablier, elle tentait d'épancher le sang, berçant contre son corps cette poupée inerte. Dans l'une de mes poches, je trouvai un flacon, l'ouvris, en versai quatre gouttes sur les lèvres blanches de la fillette. Rose-Mary me regarda, toussa, eut un léger cri de fauvette, sourit. Et se leva. La mort était vaincue. Il y eut dans la foule un mouvement de stupeur. La femme se jeta à mes genoux, voulut embrasser ma main. Je l'en empêchai, profitai de ces instants d'ébahissement général et, autant que la foule me le permettait, me dirigeai à grands pas vers ma voiture. Séraphina reprit ma main et la baisa longuement.

Le cocher fouetta ses chevaux. Nous repartîmes sans autre direction que celle que je lui indiquais. La façade austère d'une petite maison frappa mon

regard. Je criai d'arrêter. J'avais trouvé un toit. Nous louâmes un appartement au numéro 4 de Whircomb Street, non loin de Leicester Fields. Notre propriétaire, Mme Juliet, était une grosse personne qui, toujours essoufflée, courait dans les étages porter une lettre ou une tasse de bouillon. Je ne l'ai jamais vue qu'habillée de noir et coiffée à frimas. Une curiosité insatiable, bien peu compatible avec le fameux flegme britannique, lui faisait promener sur le monde un œil de faucon. Tandis qu'elle aidait ma femme à défaire nos malles, je décidai de partir à pied reconnaître les lieux du voisinage.

J'aime sentir sous mes pas le sol de mes nouvelles patries. Je fus très frappé de l'immense prospérité de Londres. Un luxe invraisemblable y était dispensé dans chaque classe de la société. Une multitude de voitures privées ou publiques transportaient aux quatre coins de la cité un flot continu de femmes, d'hommes et d'enfants. Les boutiques, les théâtres ne désemplissaient pas. Chacun s'y côtoyait sans jamais se mêler. Car la nature britannique ne donne pas tout. L'or de ses faveurs présente toujours un peu d'alliage, et je ne sais quelle folie conduit le peuple de France à singer ses voisins, à les couvrir d'éloges, à continuer Londres jusque dans les boudoirs parisiens, à se prétendre *fashionable*, à l'être jusqu'à l'excès en tout. Face à lui, Albion reste de marbre. Entre ces deux nations perdure une robuste incompréhension. La gloire des Anglais, celle qui leur tient lieu de toutes les autres, est la recherche constante du bien-être individuel, dont cette nation orgueilleuse s'est faite le champion.

Ce peuple entretient avec le plus grand soin une foule de préjugés, affecte un mépris parfait pour tout

ce qui n'est pas typiquement insulaire et, dans le même temps, est épris de voyages et d'exotisme. Ce singulier paradoxe s'introduit même dans les modes, la table, la musique ou les lettres. Un tel brassage de genres et d'idées donnait à tout étranger la certitude que l'Angleterre du roi George était devenue la patrie des libertés. Ma longue pratique de l'âme humaine me fit comprendre que cette salubrité de conscience se révélait trompeuse.

Tout était dévolu à l'argent, révééré ici, plus que partout ailleurs, comme un dieu jaloux. Tout ployait sous son joug. Les fils étaient élevés dans le souci constant d'en posséder. Les filles entendaient de leur mère comment parvenir à s'y intéresser. Je crus poser le pied dans les jardins empoisonnés de la nouvelle Babylone.

Le jeu était adulé jusqu'à la fureur. Il portait la ruine dans les familles les plus humbles. L'exemple était donné d'en haut. Les grands seigneurs perdaient leur honneur sur une carte. Chaque grande ville d'Europe possédait ses cercles, ses bouges. À Londres, pharaon, canasta, main-chaude retenaient le public bien après l'aube. Notre logeuse, décidément commère impénitente, rapporta à ma femme et à moi l'histoire qui suit. Je me la remémore exactement et l'offre volontiers en méditation à tous ceux que le jeu, ce démon, captive.

Lord John Walkden, membre de la Chambre des lords et pair du royaume, avait hérité d'une fortune immense. Excellent mari, il portait une affection extrêmement vive à sa seule enfant, une jeune fille agréable qui avançait sur ses quinze ans.

Ce modèle idéal de ce que les Anglais appellent un

gentleman partageait sa vie entre Londres et ses terres de la campagne. Il aimait ses chevaux, la meute de ses chiens et quelques paysannes de ses fermes d'une égale manière. On ne lui connaissait point d'ennemis, et sa philosophie naturelle le mettait à l'abri des excès et des désordres. Pour ses affaires, qui étaient nombreuses, il décida de regagner Londres au début de l'hiver. Lady Walkden, d'un tempérament nonchalant, craignant les routes enneigées et l'inconfort du voyage, lui fit comprendre qu'il lui répugnait de l'accompagner, proposant de le rejoindre dans la capitale lorsque le temps serait redevenu plus clément.

Lord Walkden fit atteler, embrassa son épouse, sa fille demeurée auprès de sa mère, et partit. À Londres, il s'aperçut que la Tamise avait gelé et que les patineurs tiraient le meilleur profit de ce ruban de glace. Le reste de la journée l'occupa tout entier à vérifier le montant de ses loyers perçus. Il reçut quelques visites, en rendit presque autant, fit sa cour à la reine Charlotte, lui donna des nouvelles de son épouse et s'en revint chez lui, pas mécontent de retrouver un feu excellent, son fauteuil moelleux et un roman que la critique disait plus que passable.

Le corps à l'aise dans une indienne, la nuque posée sur un coussin, l'esprit engourdi comme une main gantée de laine, il se proposait de placer un signet à la fin d'une page quand son maître d'hôtel gratta doucement à la double porte de bois sombre. Un homme demandait à le voir. Il y consentit. La nuit déjà avancée lui fit craindre le pire. La demie d'une heure venait de sonner. Il reconnut immédiatement son interlocuteur nocturne. C'était le domestique de son ami Adrian, fils du baron Doverdale. L'homme, qui

avait presque vu naître son jeune maître et l'adorait comme un fils, le supplia de le suivre. Le ton était sans réplique. Lord Walkden couvrit ses épaules d'une pelisse et se jeta dehors.

Le froid le surprit. Après quelques minutes d'une course haletante, il parvint devant une maison illuminée autant qu'en plein jour. Un air de clavecin, mélancolique comme un ciel des Flandres, se faisait entendre. Maîtrisant difficilement une répugnance qu'il parvenait mal à s'expliquer, lord Walkden entra. À la lumière des flambeaux de cire blanche, des hommes jouaient à un jeu de cartes. Des tours de pièces d'or luisaient devant leurs doigts.

Le domestique le pria d'attendre. Lord Walkden salua quelques connaissances et ne s'étonna pas que son salut lui fût si distraitement rendu. Chaque joueur ressemblait à un fauve. Chacun s'appliquait à ne le point paraître. Une femme ivre se tenait à côté du clavecin. Lord Walkden frissonna de dégoût. Soudain, son ami Adrian Doverdale parut, échevelé et d'une pâleur à faire frémir. Elle lui sembla celle d'un vieillard. Ses yeux, agités de tremblements, sa bouche dont il n'arrivait pas à réprimer la trémulation lui conféraient l'allure de ces spectres si propres à l'imagination britannique. Adrian lui saisit les mains.

« Mon ami, lança-t-il, je suis mort. Mort, mort, vous dis-je ! Il me faut mille livres ! Mille livres, m'entendez-vous, mille livres ! J'ai perdu, ô Dieu sait ce que j'ai perdu. Mais je vais me refaire ! Je le jure sur mon âme. Je vais me refaire, m'entendez-vous, me refaire ! Avec ces mille livres que votre générosité, je le sais, me donnera sur-le-champ. Je vous en supplie, si vous gardez encore quelque amitié pour votre malheureux Adrian, il me faut cet argent ! »

Puis il se laissa tomber sur une chaise. Lord Walkden lui prit les mains, demanda à un serviteur maure enturbanné de rouge du papier et une plume, et écrivit qu'on lui fît porter dans les plus brefs délais la somme demandée. Adrian Doverdale se redressa et, sans mot dire, fixa son ami du regard d'un homme subitement devenu fou. Son domestique, qui ne l'avait pas quitté, pleurait doucement. Le temps semblait cristalliser la vie suspendue. Enfin, un valet de pied appartenant à lord Walkden arriva avec un maroquin, le tendit à son maître avant de se retirer. La somme s'y trouvait tout entière. Adrian poussa un cri. Sans même un regard pour le bienfaiteur qu'il encensait encore une seconde plus tôt, il se précipita avec l'argent dans l'un des salons. Lord Walkden, hypnotisé par tant d'orages, coula ses pas dans ceux de son jeune ami.

Derrière une tenture, trois joueurs attendaient dans le silence. Adrian Doverdale les rejoignit, s'assit auprès d'eux, porta à ses lèvres une gorgée de brandy, une deuxième, une troisième et dédaignant le verre vide fit un signe. Le Maure se chargea du nécessaire et la coupe de cristal fut encore pleine. Le dos appuyé au chambranle de la porte, lord Walkden ne bougeait plus. Nul ne lui prêtait la moindre attention. Son œil suivait les mains des joueurs, les cartes, l'or, dont le son tintinnabulant excitait ses nerfs. À nouveau, la chance souriait à Adrian Doverdale. Il gagnait, gagnait comme on gagne dans un rêve. L'or s'amoncelait devant lui, et ses joues prenaient la couleur d'une langue de feu.

À son tour, lord Walkden demanda à boire. La pelisse qui couvrait ses épaules glissa sur le tapis. Une force implacable le contraignait à ne pas détourner

son regard de la table de jeu. Les mâchoires serrées, sans prendre aucun parti, sans souhaiter qu'un joueur s'enrichisse aux dépens d'un autre, insensible et dur, il suivait les cartes. Son épouse, sa fille ne l'eussent point reconnu. La vulgarité des lieux, le goût médiocre du lustre, la teinte fausse du badigeon qui recouvrait les murs n'avaient plus de prise sur lui. Lord Walkden se mourait d'un plaisir âcre et jaillissant.

Tout à coup, le domestique d'Adrian Doverdale se précipita sur son maître, parut rassembler ses forces jusqu'à l'ultime, le saisit à bras-le-corps. L'audace et la douleur s'entrechoquaient sur son visage. Les doigts du jeune Doverdale, blanchis par l'effort, s'agrippaient à la table d'acajou, glissaient malgré eux sur le velours vert. Il suffoquait de rage. Cambrait ses reins, s'arc-boutait, terrible. Les joueurs n'eurent pas un geste. Le vieillard réussit à emporter ce corps d'enfant vaincu hors du salon, renversa la chaise, et une cascade d'or trempa le tapis.

La scène n'avait pas duré une minute. Lord Walkden partit d'un rire râpeux de gargouille, qui ricochait sur les miroirs. La fille du clavecin fit un machinal signe de croix. Cette maison de jeu était une trappe, où il venait de s'engloutir. Il y revint, le lendemain et tous les autres jours, écrivit à son épouse que ses affaires le retenaient à Londres plus longtemps que prévu. Mue par quelque secrète intuition dont les femmes aimantes sont seules capables, son épouse le rejoignit dans la capitale, fit parler les domestiques. Lady Walkden avait craint une rivale. Elle découvrait un maléfice plus implacable. Son époux s'engloutait dans le mensonge, la mesquinerie de ne le point avouer, les reconnaissances de dettes et les chantages

inévitables. Trente-six heures durant, il tint tête à un homme aussi acharné que lui, sans quitter la table de jeu, sans prendre le temps de porter un morceau à sa bouche, et lorsqu'il tourna l'as de cœur et fit paroli, entendant un murmure flatteur palpiter autour de lui, le ciel dans toute sa gloire n'eût point fait détourner le visage à cet homme sans courage qui prouvait sa bravoure.

Rien ne pouvait plus distraire lord Walkden de sa passion. Il tenait le journal exact non de ses dépenses mais de ses meilleurs coups, notait scrupuleusement le détail des physionomies les plus marquantes de ses concurrents, se piquait de martingales, prétendait à son épouse qu'un juif lui en avait vendu une, réputée infaillible. Tout aventurier qui avait une découverte en la matière était sûr d'obtenir son patronage. En six mois, le duc et pair du royaume semblait vieilli de vingt ans. Ce père attentionné avait fait de sa fille une étrangère. Non qu'il ne l'aimât moins. Lord Walkden ne pouvait simplement plus fixer son attention sur un être sans le rendre transparent. L'argent se dissolvait entre ses doigts plus certainement qu'un métal sous de l'acide. Une fortune ancienne et considérable s'engloutissait soudain.

Aucune prière ne remédiait à l'inexorable. Lord Walkden perdait. Aux hypothèques désormais nécessaires succédait l'opprobre. Et la solitude. Et le désarroi et la peur. Un jour d'accablement, il s'enferma dans son cabinet, écrivit cinq lignes sur un papier à son chiffre. Il disait sa lassitude, le déshonneur d'un nom porté si longtemps sans tache et la crainte qu'il avait de mettre sur le tapis vert jusqu'à la dot de sa fille. Il demandait pardon à sa femme. Ayant calmement reposé sa plume, il se brûla la cervelle. La

détonation fit envoler un oiseau posé sur le rebord de la fenêtre.

Toute misère, toute insulte à l'homme m'est odieuse. Aux derniers mots de notre logeuse, qui pour conter son récit nous retint fort tard, je partageais sincèrement la détresse et les remords de lord Walkden. Toutefois, j'ose dire que son histoire est tristement commune. Elle n'émouvra que les âmes simples, sera indifférente à celles déjà perdues.

Mme Juliet s'étonna de me voir conserver une impassibilité qu'elle prit pour de l'indifférence. Je me gardais bien de la contredire. Cette veuve épaissie par l'âge allait regagner en nous quittant sa courtepoinle, ses pantoufles et le confort douillet que rien ne distrairait davantage que le malheur d'autrui. Un homme était mort de son propre pourrissement, d'une gangrène que l'amputation de sa vie avait pu assécher. Seul le grain sain et bien semé donne au paysan qui le récolte la moisson qui remplit ses greniers. Il n'appartient pas au sage de tenter de détourner le dément du coup qui l'emportera. En étendant son manteau de justice, Dieu se charge de ce fardeau.

À l'été brûlant succéda un automne précocé. Une pluie d'enterrement tombait sans relâche. Je ne quittais presque plus une pièce aveugle située à l'arrière de notre nouveau logis et dont j'avais fait mon cabinet de travail. L'œil voit ainsi plus loin dans certaines ténèbres. Je me livrais à des expériences de chimie. Je séparais la terre du feu, le subtil de l'épais, je rejoignais le cœur de la matière par l'obscur, je gagnais l'inconnu par l'inconnu. La dissolution des formes, évaporées comme une rosée fraîche aspirée

par le premier soleil du matin, demande à fixer ce qui est volatil et à rendre volatil ce qui est fixe. Je m'appliquais à retirer un sel des animaux, des oiseaux ou des poissons. Ce sel s'obtient comme le sel végétal par la combustion, l'incinération, la solution et la filtration. Le *sal animalis* est un excellent fondant, tant il est propre à congeler le mercure et à transmuter le cuivre en or et le fer en argent. Réaliser la transmutation des corps, d'imparfaits en parfaits, revient obligatoirement à utiliser le divin comme levier. D'un mot – de quelle force colossale dut-il être – Dieu métamorphosa une poignée de boue en un homme élevé hors des eaux croupissantes du chaos, abreuvé à la source de l'espérance. Le nouvel Adam sacré est le seul père que reconnaissent mes frères les alchimistes. Son nom brille en lettres de feu dans le Mutus Liber de la nature.

Comme un lion dévore sa proie, Dieu transfigure toute matière métallique et la change en sa véritable substance, un or plus fin que celui extrait des meilleures mines. Nul orfèvre, fût-il de princes, n'aura contemplé ce que je vis par un après-midi aussi glacé qu'un marbre. Il est de ces instants qui relèguent la raison dans un cercle de flammes. Trébucher conduit à l'erreur, bien pire que la mort. La première emprisonne, la seconde libère. Au cinquième coup de l'heure, je fus prêt. Un souffle me parvint, d'abord léger, frisant le sol. Augmenta en puissance, envahit ma gorge. Ma table, ébranlée, vacilla. De mon index, je maintins son équilibre et sentis l'onde emprunter ses fibres de bois. Le froid des astres m'atteignit à la vitesse d'une balle. Je me forçai au calme. On eût dit qu'un ciel déchiré épousait la terre. L'horizon se posait sur ma bouche. Je m'offris avec ardeur. Celui

que je suis n'était pas tout à fait un dieu, mais déjà plus un homme.

Du fond de mon creuset, une couleur purpurine, couleur du pavot sylvestre, couleur tyrienne, incapable de changement, d'altération, montait, léchait les murs de mon cabinet, s'irisait en écharpe, enlaçait chacun de mes membres et, plus suave qu'une maîtresse attachée à son amant, se soumettait à moi sans partage.

Solve et coagula. Une fois de plus, Dieu m'avait permis d'atteindre le Grand Œuvre. Pareille à la mer qui se retire et laisse la grève lissée de nacre, une poussière d'or se rassemblait en étoile jusqu'à épouser la forme exacte du creuset. Je ne saurais dire avec précision combien de temps dura l'enchantement. Rendu à mon siècle, je remarquai que les bougies étaient éteintes, que leur cire écoulée traçait des rigoles figées sur le parquet de chêne. J'inondai d'eau fraîche l'or brûlant et ne pus m'empêcher de reculer devant le hurlement du métal en fusion. Le silence se fit à nouveau. Je ne bougeais pas, n'appelais pas. J'étais bien. En face de mon visage, sept onces d'or pur encore tiède luisaient, envoûtantes, presque femmes.

Il y avait ici de quoi nourrir et habiller cent pauvres, ou bien les faire s'entre-tuer. L'or fait briller les yeux des seigneurs et des laquais d'une même cupidité et tue plus sûrement que l'arsenic. Aucun antidote ne saurait lui ôter la noirceur qui couve sous son écorce. Je pris une étoffe, la plus grossière que je pusse trouver, enveloppai le métal jusqu'à étouffer sa brillance et sortis. Les eaux de la Tamise s'ouvrirent pour laisser passer cet éclat d'apocalypse. Séraphina ne le sut jamais. Peut-être s'en douta-t-elle.

Tant en bijoux qu'en argent, ma fortune se montait à trois mille livres sterling. Ma femme jugeait cette somme suffisante pour un train de maison modeste, apaisante surtout, pour qui possédait comme elle un naturel inquiet. Elle se voyait à l'abri des menaces de la banqueroute. Cet état de finance satisfaisant, associé à tout ce que je lui disais sur ce sujet, n'excluait pas une ombre qui parfois creusait son front et laissait cette enfant sage assombrie par l'idée du lendemain. Je dus souvent lui faire le reproche de manquer pour elle de générosité. Jeune encore et bien faite, Séraphina n'était pas portée à la toilette, ni aux parures. Ses seules grâces lui venaient d'une nature généreuse. Elle ne demandait rien pour elle, exigeait tout pour ses pauvres. Il lui était indifférent de passer ses journées dans l'oisiveté, de muser à sa guise dans les rues de Londres lorsque le ciel y consentait. Elle revenait de ses rares promenades avec un livre nouveau, une feuille morte que le vent avait épinglée à ses jupes, un peu plus de rose aux joues, la bourse vide de ses aumônes. Le soir venu, à l'après-dîner, elle me confiait le fruit de ses pensées, me décrivait une église visitée ou s'amusait avec moi du caractère capricieux d'un enfant dont elle avait calmé les pleurs avec un sourire. Insensiblement, Séraphina sortit moins. Je la questionnai doucement. La médiocrité du temps qu'elle avançait pour sa défense la conduisit à se troubler davantage.

Une soudaine pâleur, des soupirs, une résolution plus affectée à supporter mes absences me firent comprendre que ma femme recherchait une compagne. Non que la mienne lui pesât. Elle souhaitait près d'elle la parole amie et féminine, la discrétion de

cultiver un jardin secret dont elle seule eût possédé la clé. Pressé de la satisfaire, je m'en ouvris à notre logeuse. Mme Juliet connaissait une dame de Blévary, végétant dans notre immeuble deux étages au-dessus de nous, de bonne naissance portugaise et ruinée. Ce dernier trait émut Séraphina. Elle y ajouta les larmes de la compassion lorsqu'elle apprit que cette personne était malade.

Je voulus bien recevoir chez nous Mme de Blévary et priai Mme Juliet de le lui faire savoir. Séraphina m'avertit aussitôt que notre logeuse avait fait la commission avec zèle. Nous convînmes d'un rendez-vous. À l'heure dite parut notre voisine. Une taille supérieure à la mienne, un teint de duègne sous le fard, un front haut que des mains dissimulées à demi par des mitaines caressaient chaque seconde, moins d'allure que d'affectation, plus de talent que de noblesse, tout annonçait à dix pas la femme mûre, résolue à le moins paraître. Sans doute avait-elle été jolie, ce dont il ne restait aucun vestige.

Après la seconde tasse de thé, fortement enrichie de sucre et de crème, Mme de Blévary ne nous fit grâce d'aucun détail de sa vie. Elle voyait fort en noir sa situation personnelle, se désolait sur sa santé détruite, poussait des soupirs à faire fendre les pierres, souffrait d'une mélancolie dont l'amour, je le vis bien, était l'origine. Cette femme avait peu de vertu et s'était pourtant juré d'en posséder toujours par une inclination de comédie. Quelques sciences cultivées superficiellement, quelques livres hâtivement lus, la mémoire du détail, de l'habileté en place d'intelligence lui donnaient un air d'instruction générale et la faisaient raisonner sur tout avec confiance. J'écoutai. Elle était d'une nature à tomber sous le

coup de l'ascendant de la minute. Quelques larmes répandues me firent comprendre que le chapitre de la finance allait bientôt s'ouvrir. Il s'ouvrit. Mme de Blévary voyait arriver avec effroi le terme de son loyer. Comme elle devait à l'« excellente Mme Juliet » les deux mois précédents, que plusieurs emprunts en souffrance n'avaient fait que creuser le gouffre, elle n'espérait plus que dans la générosité de la providence. Ce dernier trait énoncé, son regard coulissa vers ma femme. Mme de Blévary n'ajouta rien sur elle-même et prit congé de nous, en assurant que notre demeure était d'un goût exquis, que l'on voyait bien que la maîtresse de maison n'y était pas étrangère, qu'elle souhaitait ardemment pouvoir revoir une si aimable personne, sur qui, le privilège de l'âge aidant, elle pouvait, si on le souhaitait, jeter les yeux d'une seconde mère. Séraphina était aux anges. J'étais, pour ma part, ravi qu'elle le fût autant.

Le lendemain, je fis porter à Mme Juliet le montant de mes loyers, qui couvrait les trois mois à venir. J'y adjoignis la somme nécessaire à effacer les dépenses de Mme de Blévary. Deux heures plus tard me parvint un billet de sa main contenant un hymne de joie et de reconnaissance. Ma femme voulut s'attacher son auteur. Je fis de Mme de Blévary sa dame de compagnie, cédai en tout sur le montant de ses gages et retournai à mon cabinet de travail.

Un jour plus tard, elle était aux ordres de Mme la comtesse, la suivait à trois pas, affectait de lui parler en la regardant en dessous, apportait la chaise, tendait l'ouvrage de broderie, ramassait le coussin. Ma chère épouse lui fit vite comprendre que ces manières de cour étaient à proscrire. Heureuse de l'obliger, elle se contenterait volontiers d'un peu de douceur, d'un